

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 52

Artikel: Contes de Bretagne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195283>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tante très riche, et pour laquelle ils avaient les plus petites attentions. Le mari étant le parent le plus rapproché, recueillerait plus tard cet héritage. En attendant, la tante vivait toujours, puis elle pouvait disposer et il fallait toujours lui tenir les pieds au chaud.

Quelques jours avant le nouvel-an, nos deux époux se concertèrent sur le choix des étrennes à faire à la tante; le mari voulait qu'on lui donnât une tourte, la femme six cuillers en argent. De là, discussion.

— Il nous faut lui donner des cuillers en argent, disait la femme, car la tourte, une fois mangée... plus rien ! tandis que les cuillers, la tante les conservera, et puis après.... elles nous reviendront : nous n'aurons rien perdu !

Devant cette philosophie de sa femme, le mari n'eut qu'à s'incliner. G. T.

Contes de Bretagne*.

Ce titre sourit tout de suite et fera sans doute entrer chez nos libraires bon nombre de ceux qui s'arrêtent devant leurs vitrines, où les publications de fin d'année rivalisent de titres alléchants et de coquettes couvertures. Comment voulez-vous que les *Contes de Bretagne* de M^{me} Georges Renard, illustrés par M^{me} Berthe Gay, n'aient pas du succès, quand deux personnes aussi qualifiées s'en mêlent : la première avec sa plume alerte, spirituelle et si gentiment enjouée, la seconde avec ses mignonnes vignettes.

En effet, nous avons lu cet ouvrage avec infiniment de plaisir. Ah ! c'est que, vous savez, l'auteur de : *Institutrice*, possède ce talent rare de piquer votre attention, votre curiosité dès le début, et de vous conduire à la fin du volume sans vous en apercevoir, sans longueurs, sans rencontrer de ces pages qu'on a hâte de tourner : tout vous intéresse. Le récit est toujours piquant, plein de vie et de mouvement, tout y est donné avec une gaieté d'allures, un entrain des plus captivants.

Madame Renard excelle dans la description ; nous avons vraiment admiré le tableau qu'elle nous fait des ruines du *Château de Coëtrec*. Et *Vieille maison*, comme on lit ces pages avec avidité et comme on a hâte d'en connaître le mystérieux dénouement ! Et *Mariés par la mer*, quelle délicieuse nouvelle ! Et le *Secret*, ce conte si émouvant ; et le *Miracle de Saint-Guinec* ; et tout le reste enfin, car il faudrait tout citer.

Mais ne déflorons pas ces délicieux récits par des appréciations incomplètes ; bornons-nous à dire à nos lecteurs : « Voulez-vous passer quelques heures vraiment agréables, lisez les *Contes de Bretagne*, qui, ainsi que le dit un de nos confrères, peuvent être lus par chacun

et méritent de l'être ; voulez-vous procurer le même plaisir à des parents ou à des amis, offrez-les leur comme étrennes. Tenez, bien que nous n'en ayons pas demandé la permission, nous allons vous mettre l'eau à la bouche en détaillant quelques pages du conte intitulé : *Le Curé de Sanlaville*. Il s'agit ici d'un Parisien, homme de lettres, vivement désireux de jouir d'un petit séjour de campagne. Bientôt il trouve ce qu'il cherchait en un petit village de Bretagne, et s'installe dans la demeure d'un curé retraité, mort récemment, où une vieille servante, dame Ursule, fidèle gardienne de l'immeuble, lui sert bonne table et bon gîte.

Mais laissons notre Parisien raconter, par la plume de M^{me} Renard, sa villégiature au pays breton :

Un matin que je travaillais comme à l'ordinaire, j'entendis un grand coup de sonnette, un pas lourd et une grosse voix gaie dans l'antichambre. Comme je m'étonnais de ce bruit éclatant tout d'un coup au milieu de ma tranquillité coutumière, je vis entrer dame Ursule, toute rouge et affairée.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

— Monsieur me pardonnera de venir le déranger au milieu de son travail, répondit ma servante ; mais le curé de Sanlaville est là pour la bibliothèque.

On m'avait dit, en effet, que le défunt avait légué à son collègue, en souvenir de maintes parties d'échecs faites avec lui, tous ses livres et tous ses manuscrits précieux. Il venait les chercher, il était dans son droit.

— Faites entrer, dame Ursule.

— Entrez, monsieur le curé ! cria-t-elle.

Je vis alors un grand et solide gaillard, au cou de taureau, aux larges épaules, qui tenait son chapeau à la main. Une soutane trop courte laissait voir deux pieds énormes et deux mains rougeaudes ; une toison rebelle de cheveux roux s'ébouriffait sur un front large, au-dessous duquel luisaient deux yeux très doux et très francs. Rien du prêtre, du reste ; et sans le costume et la tonsure, volontiers on l'eût pris pour un capitaine de gendarmes ou de cuirassiers.

— Excusez, monsieur, dit-il d'une voix joyeuse, cette invasion dans votre domicile. J'avais une matinée libre, et j'ai emprunté une charrette et un cheval à mon voisin l'aubergiste pour déménager mes livres. Si cependant cela vous était importun, je m'en retournerais comme je suis venu.

— Pas le moins du monde, monsieur le curé, m'empressai-je de riposter, et même, si je puis vous être utile...

— Pas besoin, j'en viendrais bien à bout tout seul.

Et le voilà faisant d'énormes paquets de livres qu'il emportait jusqu'à la charrette, comme s'il eût fait ce métier-là toute sa vie. Au bout d'une heure tout était fini, et les rayons dégarnis s'alignaient mélancoliques le long des murs. Dans la charrette, au contraire, les précieux volumes, soigneusement rangés par tas, s'empilaient, tandis que dame Ursule et le curé nouaient, au-dessus, un grand drap destiné à les préserver de tout accident. Quand tout fut prêt :

— Allons, adieu, Monsieur, me dit le curé, et merci de votre obligeance.

Je le regardai ; il était en sueur ; de grosses gouttes perlaient sur sa figure.

— Vous n'allez pas partir ainsi, fis-je ; vous avez chaud et soif, sans doute. Dame Ursule, une bouteille du *Vin de la messe*. Vous ne refuserez pas de trinquer avec moi, monsieur le curé ?

— Volontiers, mais à condition que vous me rendrez ma visite et que vous viendrez voir mes fleurs.

— Affaire conclue, et à votre santé, monsieur le curé !

Il but d'un seul trait, se coiffa de son tricorne, empoigna un fouet qu'il avait déposé dans un coin en entrant, et, me tendant sa large main :

— Au revoir, monsieur, j'attends votre visite, maintenant.

Deux minutes après, la charrette lourdement chargée s'ébranlait au bruit des claquements sonores du fouet qu'il maniait magistralement.

Ce curé me plaisait. Cet air, à la fois militaire et bon enfant, cette gaité, cette courtoisie, cette exubérance de vie mêlée à certain air presque candide, tout cela m'était absolument nouveau. J'appelai Ursule.

— Dites-moi, dame Ursule, y a-t-il longtemps que ce curé-là est à Sanlaville ?

— Oh ! oui, Monsieur, il y a bien douze ans.

— Mais il est tout jeune ?

— Pardine, dans les trente-cinq, tout au plus.

— Est-il aimé dans ce pays ?

— Pour sûr qu'on l'aime ! Ah ! c'est un brave curé, pas fier et pas méchant, allez ! Va-t-on à la messe ? C'est bien. N'y va-t-on pas ? C'est sans doute qu'on a du travail pressé. Jamais de tracas avec lui ; il est toujours content et si adroit avec cela ! Il sait tout faire, quasiment comme une femme. Il vit tout seul, pas de servante, et il faut voir comme c'est tenu dans sa maison ! Et puis médecin encore ; et joliment habile. Louis Vincent, not^r voisin, qui s'est cassé la jambe... Eh bien, c'est le curé qui l'a guéri ; il lui a mis des planches autour, et la jambe s'est recollée. Toujours content, jamais malade, jamais grognon. Un bien brave curé, enfin ! Son seul péché, ce serait peut-être la gourmandise ; et encore, qui oserait le lui reprocher, puisqu'il n'en a pas d'autre ? Il fait joliment bien la cuisine, dans tous les cas ; c'est lui qui m'a appris.

Je voulus arrêter ce flux de paroles, mais quand dame Ursule était lancée, on ne l'arrêtait pas si aisément. Elle continua donc :

— Et puis doux avec les malades ; il fallait voir comme il était bon avec défunt mon maître. Jusqu'au dernier moment, il est venu le voir, et toujours une histoire gaie à lui raconter. Il faisait sa partie, il apportait des fleurs, des fruits de son jardin ; c'est qu'il en a, allez ! Il n'y a pas son pareil dans tout le pays pour savoir jardiner. Et savant ! Il en lit de ces livres !

J'étais de plus en plus intrigué et, deux jours après, je me dirigeais du côté de Sanlaville. Je devinai bien vite le presbytère. A côté de l'église, une vieille maison avec une vierge en plâtre sur la porte, et, devant, un jardin plein de fleurs. C'était là. J'entrai sans sonner et, presque aussitôt, j'entendis une voix joyeuse que je reconnus immédiatement.

* 1 vol. in-12, par M^{me} Georges Renard ; illustré par M^{me} Berthe Gay. Eggimann, éditeur, à Genève, 1896.

— Comment, c'est vous, Monsieur ! Vous êtes bien aimable de tenir votre promesse.

Et le curé accourait à grands pas sa soutane relevée comme la tige d'une blanchisseuse.

— Moi qui ai mis ma vieille soutane pour laver ma vaisselle ! Permettez au moins que j'en change ; entrez, un instant au salon vous reposer.

Et il s'effaçait pour me laisser passer.

Je profitai de ce que j'étais seul pour me livrer à une inspection de ce qu'il appelait son salon. C'était une grande pièce, pauvrement meublée. Un canapé et quatre chaises recouverts de maigre tapisserie, présent de quelque dévote ; une bibliothèque en noyer ; au milieu, une table ronde, recouverte d'un tapis rouge et noir. Sur la cheminée, une pendule en bronze, un autre présent de dévote, deux vases d'un bleu cru remplis de fleurs et deux flambeaux dorés sous des globes de verre. C'était bien là l'intérieur du prêtre pauvre ; mais ce qui attira tout de suite mon regard, c'était, pendu à la muraille, à la place d'honneur, un grand sabre de cavalerie, surmonté d'un casque de dragon. A gauche de cette panoplie toute guerrière, un portrait de la Vierge, et, à droite, une mauvaise lithographie représentant la *Sainte-Cène* de Vinci. Puis, au-dessous, un crucifix de bois noir, une branche de buis bénit et une de ces effroyables peintures représentant le cœur du Christ brûlant d'amour pour ses fidèles.

J'étais de plus en plus intrigué, lorsque mon hôte rentra. Il avait endossé, pour me faire honneur, sa plus belle soutane, celle qu'il mettait pour dire la messe. Mais dans sa précipitation à se faire beau, il avait oublié qu'il était chaussé de pantoufles éculées qui laissaient voir de gros bas gris très reprisés. Il n'y pensait guère, affairé qu'il était, à me faire bon accueil.

— Tout d'abord, Monsieur, disait-il, vous allez boire quelque chose. Le soleil est méchant dans cette saison et la route n'est guère ombragée pour venir chez nous. Puis, quand vous serez rafraîchi, vous verrez mon jardin dont je suis fier.

Et tout en parlant, il courait au puits tirer de l'eau fraîche ; après quoi, il disposait sur la table deux gros verres communs, du sucre et une bouteille de vin.

— J'oubliais les cuillers ! s'écria-t-il en se frappant le front ; et, toujours courant, il sortait et rentrait aussitôt ; puis, ouvrant une armoire placée dans le corridor, il en tirait une tarte aux fruits qu'il posait sur la table.

— Voilà, Monsieur, servez-vous. Surtout, goûtez de ma tarte, c'est moi qui l'ai faite.

— Vous faites donc votre cuisine, monsieur le curé ?

— Mais oui, quand on vit seul, il faut savoir se tirer d'affaire.

— Elle est tout simplement exquise, votre tarte, monsieur le curé ! J'y fais honneur, comme vous voyez. Mais comment se fait-il que vous préfériez ainsi vivre tout seul. Ne vous ennuyez-vous point parfois ?

— Jamais. Je suis trop occupé. Quant à avoir une servante, non, voyez-vous. Ces diables de femmes sont toutes plus bavardes les unes que les autres ; et sales et impérieuses ! J'en avais une autrefois, elle me rendait la vie impossible. Monsieur le curé par-ci, monsieur le curé par-là ; jamais une heure de tran-

quillité. Et quelles tracasseries quand je rentrais en retard ! Je n'avais plus un moment à moi. Tandis que maintenant je suis heureux comme un roi. Je fais ce que je veux et quand je veux. Je sors ou rentre à mon gré ; je suis libre de soigner mon jardin et de salir ma soutane à mon aise, sans qu'on vienne aigrement me le reprocher. Et puis, je mange à mes heures, quand la faim me prend, et si vous saviez quels bons petits plats je me fais ! Tenez ! le mois dernier j'ai eu chez moi le dîner mensuel des curés du canton ; j'ai dû prendre à cette occasion une cuisinière. Quel désastre, Monsieur ! Tous les plats manqués ! Et quel désordre dans ma cuisine ! J'en ai eu pour quinze jours à me retrouver. Une autre fois, c'est moi qui ferai le dîner, et je prendrai une laveuse de vaisselle pour mettre le couvert et servir à table. Mais, venez voir ma maison, vous verrez que c'est en ordre !

En effet, tout était propre et ciré, comme si une femme soigneuse avait passé par là. Pas une tache, pas un grain de poussière ne déshonorait les meubles ou les parquets. Dans la cuisine, les casseroles luisaient frottées par une main vigoureuse, et près du feu couvert, une marmite en terre bouillait à petit bruit, laissant échapper un savoureux fumet de pot-au-feu.

— Mes compliments, monsieur le curé, fis-je, vous êtes une incomparable ménagère !

— Vous vous moquez un peu de moi, Monsieur, dit-il en riant ; que diriez-vous donc si vous me voyiez à l'œuvre, reprisant mes bas ou raccommodant ma soutane ?

Japercevais, en effet, dans une corbeille, tout un attirail de couturière : dé à coudre, fil, aiguilles, ciseaux. Mais, comme mon regard revenait obstinément du côté du grand sabre, le curé reprit :

— Ah ! ah ! vous regardez mes armes ! Cela vous étonne, n'est-il pas vrai, et vous dites qu'elles ne sont guère à leur place ici ? Que voulez-vous ? Ce sont les seules reliques de ma vie de soldat ; c'est pourquoi je tiens à les avoir devant les yeux.

— Comment ! vous avez été soldat, monsieur le curé ?

— Mais oui, j'ai même fait la campagne de 1870 en qualité d'engagé volontaire, bien que je fusse au séminaire. En ai-je descendu de ces Prussiens de malheur ! Seulement j'avais toujours soin de les absoudre mentalement avant de leur donner le coup de grâce... Mais venez donc voir mes fleurs.

Et, ce disant, il ouvrait une porte-fenêtre qui donnait derrière la maison. Le jardin était charmant et tenu à merveille. Ça et là, des carrés de légumes correctement alignés s'encadraient de bordures fleuries. Un fin gazon, au milieu duquel s'élevait un éblouissant rosier rouge, s'étendait devant le salon.

— Voulez-vous, Monsieur, disait le curé, j'aime mes fleurs comme des enfants. Je connais la moindre plante de mon jardin, et je pourrais vous dire exactement quand elle fleurira et quelle est son histoire. Le meilleur de ma vie se passe ici ; mes fonctions ne me prennent guère de temps, il vient si peu de monde à la messe ! Mes paroissiens sont trop bornés pour que j'aie du plaisir à les visiter autrement que quand ils ont besoin de moi. Je vis presque toujours seul et mon plus grand plaisir est de soigner mon jardin. Ah ! si j'avais une paroisse plus importante, ce serait autre chose ; mais je ne suis guère en odeur

de sainteté auprès de Monseigneur, et s'il me relègue ici, c'est pour me punir de m'être battu pendant la guerre.

Comme je le regardais surpris :

— Eh oui ! un prêtre n'a pas le droit de porter les armes, disent-ils. Mais que voulez-vous, Monsieur, c'était plus fort que moi. Quand j'ai vu ces étrangers ravager nos récoltes et massacrer nos hommes, mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis fils de paysan, moi, et je demeure paysan malgré mes études. Tout ce qui touche à notre sol me touche, et puis on est patriote, ou alors on n'est pas digne d'être Français.

Et ses yeux flamboyaient, et sa voix prenait des éclats de clairon ; puis, tout d'un coup, son bon sourire candide reparut.

— Excusez-moi, monsieur, vous êtes ici pour voir mon domaine et non pour remuer de sanglants souvenirs.

Et, pendant une heure encore, il me promena partout, me racontant mille choses intéressantes sur ses fleurs, dont il parlait comme un père parle de sa petite famille. Nous nous quittâmes très bons amis, avec promesse de nous revoir.

Les voyageurs pour 1896, en voiture !

Sous ce titre, une de nos lectrices nous adresse les réflexions suivantes :

A l'approche d'une nouvelle année, la pensée me vient que notre vie est une espèce de locomotive qui diffère des autres en ceci : c'est que celles des chemins de fer, arrivées à destination, retournent sur leurs pas, tandis que la nôtre reste au bout de la route et ne revient jamais.

Les années sont des stations qui se trouvent sur le passage de notre locomotive, mais elle ne s'y arrête guère ; à peine en a-t-elle franchi une que la suivante nous est déjà signalée ; sa marche est si rapide que l'espace pour elle n'est rien !

Et dire qu'il fut un temps où nous l'accusâmes d'un manque d'empressement et même de lenteur !

Nous osions nous plaindre, jeunesse impatiente ! et pourtant ce qui nous empêchait d'avancer au gré de nos désirs ce n'étaient point des débris de rochers, des cailloux, des ronces ou des épines, mais bien une profusion de fleurs aux mille couleurs. La route en était couverte et les roues de la lourde machine s'embarrassaient dans des touffes et des guirlandes de violettes, de primevères, de lilas, de muguet et de pavots.

Insensiblement, les fleurs se sont flétries ; elles sont restées sur le sol meurtries et décolorées. Plus de touffes embaumées ! plus de guirlandes fleuries ! plus d'entraves !

Et la lourde machine a emboîté un pas qui nous paraît exagéré maintenant.

En quittant une station, nous avons à peine le temps de jeter un regard sur la route aux teintes d'automne que nous allons parcourir et de nous demander si